

GAUCHISME, CONTRE-CULTURE
ET NÉO-LIBÉRALISME :
POUR UNE HISTOIRE DE LA "GÉNÉRATION DE MAI 68"

PAR

Gérard MAUGER

CSU-IRESO-CNRS

Esquisser une histoire¹ de "la génération de mai 68"² implique, au moins pour tous ceux qui, l'ayant "vécue", s'y emploient, un double effort préalable. Il leur faut se défaire de la représentation dominante de cette histoire, c'est-à-dire de la vision de ceux (porte-parole auto-proclamés ou reconnus par divers publics) qui ont le pouvoir de la faire voir comme ils la voient ou veulent qu'on la voie. Mais il leur faut surtout tenter de se déprendre de la vision qu'ils en ont : "témoignage personnel" opposé à la "version dominante" qui est sans doute au principe de l'intention-même d'écrire "autrement" cette histoire.

1. Ce texte est sans doute plus proche d'un projet de recherche que d'une analyse empiriquement étayée et théoriquement construite : il est conçu comme une invitation à la recherche sur un sujet qui, s'il a fait couler beaucoup d'encre [cf. Bénétou (P.), Touchard (J.), "Les interprétations de la crise de mai-juin 1968", *Revue française de science politique*, XX, 3, juin 1970, pp. 503-543], n'a finalement guère suscité d'enquêtes. Je ne doute pas que cette esquisse appelle nombre de retouches, corrections, rectifications, révisions et peut-être aussi des remises en cause radicales : cette publication en l'état est aussi une invitation à la critique. Parmi les critiques que la lecture de ce texte a suggérées à Bernard Pudal, deux me semblent essentielles : bien que je n'en ai pas tenu compte ici (faute de temps), j'y souscris pleinement et je l'en remercie. Ayant distingué d'emblée différents types de situations de déclassement, je n'en ai pas tiré les conséquences qui s'imposent pour l'analyse de la diversité des formes de l'engagement "gauchiste", "contre-culturel" ou "néo-libéral" (diversité des pratiques effectives et des représentations de ces pratiques) comme pour l'étude des différentes stratégies de reclassement mises en œuvre, de leurs chances - socialement et historiquement différenciées - de succès, de leurs points d'aboutissement - parfois très éloignés les uns des autres - dans l'espace social et des "itinéraires de conversions idéologiques" corollaires (du "conservatisme

La critique des représentations des porte-parole "autorisés", comme celle des représentations ordinaires des protagonistes ordinaires passe par l'objectivation des points de vue qui commandent ces représentations. Dans cette perspective, il s'agit de retracer l'histoire des positions successivement occupées par l'ensemble des protagonistes (à commencer par celles de l'auteur³), en d'autres termes, il s'agit de reconstituer le faisceau des trajectoires biographiques constitutives de cette génération. Parmi les multiples variables qui permettent de définir la position initiale de ceux qui "firent" les événements de mai 68⁴ ("événement-fondateur" de leur génération⁵), l'âge est privilégié par la plupart des interprètes de mai 68, la jeunesse "expliquant" la révolte, mais sans que soit jamais explicitée la relation entre "jeunesse" et "révolte". Elle est aussi décrite dans les rares enquêtes disponibles comme une "situation de déclassement"⁶.

(suite note 1) gauchiste" au prosélytisme des perpétuels convertis "au dernier cri de la doxa intellectuelle", en passant par "les fixations au stade de la contre-culture"). Il faudrait, par exemple, distinguer la "haute noblesse d'Etat" (dont une fraction de la "génération de mai 68" - sans doute la moins nombreuse, mais la plus bavarde et la plus visible - a pu "forcer les portes"), de la "petite noblesse d'Etat", pour partie "subjugée" par la grande, mais qui se reconnaissait sans doute plus facilement dans "le gauchisme" ou "la contre-culture" qu'elle ne se reconnaît aujourd'hui dans "le néo-libéralisme". La seconde critique, à laquelle je souscris autant qu'à la première, porte sur la relation établie, ou plutôt suggérée, entre "gauchisme" et situations de déclassement : ce "court-circuit" entre situation et expression ("l'objectivation floue d'une désillusion collective") laisse penser que "les déclassés gauchistes de mai 68" s'intéressaient - pour s'en inquiéter - "à leur avenir". Or tout indique au contraire qu'ils s'en désintéressaient complètement : "le gauchisme" impliquait (et permettait) une véritable dénégation du monde social, de ses règles et de ses enjeux "ordinaires".

2. Sur les différents problèmes posés par la notion de "génération" et en particulier ceux de l'extension dans l'espace social et de l'extension historique d'une génération, cf. Mauger (G.), "Postface", in Mannheim (K.), *Le Problème des Générations*, Paris, Ed. Nathan, 1990. Sur l'histoire de "la génération de 1968", cf. Hamon (H.), Rotman (P.), *Génération*, Tome 1, *Les années de rêve*, Tome 2, *Les années de poudre*, Paris, Ed. du Seuil, 1987 et 1988.

3. Le projet d'écrire une histoire qui ne soit pas - à l'insu de l'auteur - une "autobiographie généralisée" tenue pour la vérité de cette histoire, passe par l'"auto-socio-analyse" [cf. Mauger (G.), Fossé-Poliak (C.), "Choix politiques et choix de recherches. Essai d'auto-socio-analyse", *Cahiers "Jeunesses et Sociétés"*, n° 3-4-5, février 1985, pp.27-121.]

4. S'en tenir, comme on le fera ici, à l'étude du "mai étudiant" n'implique évidemment pas que l'on ignore l'importance du "mai des prolétaires" (sans lequel le premier n'aurait évidemment pas pris la forme qui fut la sienne et serait sans doute depuis longtemps oublié) qui ne sera évoqué que pour l'intelligibilité du "mai étudiant".

5. Sur la notion d'"événement fondateur" d'une génération, cf. Crête (J.), Favre (P.) (sous la direction de), *Générations et Politique*, Paris, Ed. Economica, Les Presses de l'Université de Laval, 1989.

6. Cf. par exemple, Voisin (M.), "Communautés utopiques et structures sociales : le cas de la Belgique francophone", *Revue française de sociologie*, XVIII, 1977, pp. 271-300 ; Léger (D.), Hervieu (B.), *Le retour à la nature*, Paris, Ed. du Seuil, 1979 ; Léger (D.), "Les utopies du retour", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°29, septembre 1979, pp. 45-63 ; Lacroix (B.), *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981 ; Zafiroopoulos (M.), Pinel (P.), "Drogues, déclassement et stratégies de disqualification", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°42, avril 1982, pp. 61-75. Cf. aussi Mauger (G.), Fossé-Poliak (C.), *La Vie buissonnière. Marginalité petite-bourgeoise et marginalité populaire*, Paris, Ed. F. Maspero, 1977 et "Du gauchisme à la contre-culture (1965-1975)", *Contradictions*, Bruxelles, hiver 1983-1984, n°38, pp. 39-62.

LE SCHEMA DE L'EFFET D'ÂGE

Si on définit "la jeunesse" comme l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la formation d'une nouvelle unité familiale, elle peut être décrite comme un état provisoire d'apesanteur et d'indétermination sociale mais aussi comme une période de classements et d'incohérences statutaires. Les âges auxquels s'engage et se clôture ce double processus, sa durée varient d'un pôle à l'autre de l'espace social et selon le sexe, mais, quel qu'en soit le calendrier, cette double "insertion", parallèle ou successive, sur le marché du travail et sur le marché matrimonial, jusqu'à une conclusion considérée (au moins provisoirement) comme "définitive" (l'accès à "une position", "une situation", "un état" professionnel et conjugal), définit "une condition", invariant structural propre à l'ensemble des jeunes (ou presque). A cette "condition" caractéristique de la jeunesse, on peut associer un ensemble de dispositions génériques : une "humeur jeune". En tentant d'explicitier ces "dispositions jeunes", je voudrais d'abord montrer que la représentation sociologique proposée permet de rendre compte, à sa manière, d'attitudes, de comportements, d'une "psychologie" ("la crise d'adolescence", "la crise d'identité juvénile"), qu'explique, dans son registre, la psychanalyse, ou qu'on impute communément à une "nature" jeune (comme "la vertu dormitive" au sommeil). Les analogies de condition qu'implique une identité de position dans le cycle de vie (i.e. le double passage de la famille d'origine à la famille de procréation et du système scolaire au marché du travail) sont au principe de "dispositions", de "caractéristiques psychologiques" propres à ceux qui "vivent cette condition". Apesanteur, indétermination, classements, incohérences statutaires caractéristiques de la condition juvénile sont au principe d'une "humeur jeune", habituellement décrite comme "crise d'identité juvénile".

L'âge de l'apesanteur

L'"apesanteur familiale" caractérise cette séquence de trajectoire biographique, dans la mesure où l'affranchissement progressif de la famille d'origine permet de se soustraire, pratiquement et subjectivement, aux contraintes qu'elle exerce, sans pour autant devoir déjà se soumettre à celles d'une nouvelle famille, étant entendu que les franchises auxquelles accèdent progressivement (après le baccalauréat, après le premier emploi, après le service militaire, après la majorité civile, etc.) les garçons et les filles sont socialement et sexuellement différenciées et que les contraintes progressives qu'impliquent pour les unes et les autres, le passage d'un couple précaire à un couple stable, d'un couple stable à un couple "installé", marié ou non, la naissance du premier enfant, etc, le sont aussi. Cette séquence de trajectoire biographique peut également être décrite comme un état de relative "apesanteur économique", du fait, d'une part, de l'assistance économique maintenue de la famille d'origine qui prend en charge, en tout ou en partie, étudiants et jeunes travailleurs et qui reste longtemps un repli possible, du fait, d'autre part, de "l'économie assistée" dont bénéficient étudiants et jeunes travailleurs, à cause enfin de

l'absence - provisoire - de la pression économique qu'exerce l'installation d'une nouvelle unité familiale stable [i.e. avec enfant(s)]. Ainsi peut-on rendre compte de la plus grande latitude dont disposent les jeunes sur le marché du travail pour résister à la déqualification (ils peuvent "attendre" de trouver un emploi qui leur convienne, démissionner d'un emploi qui ne leur convient pas) ou encore de leur plus grande combativité. Cet état d'apesanteur sociale permet aussi de comprendre que la jeunesse soit "l'âge des engagements" (avec les risques qu'ils comportent) et qu'en milieu populaire en particulier, la jeunesse soit aussi (au moins pour les hommes) le temps de la "liberté" et d'une relative insouciance ("les vacances de la vie"), provisoirement affranchi des contraintes spécifiques qui s'exercent sur les pères et mères de familles populaires : dans ce monde plus que dans tout autre, il s'agit de "profiter de sa jeunesse" avant que ne se referme cette parenthèse de relative liberté.

L'âge de l'indétermination

Parce que cette situation de transition entre une position sociale initiale (définie à la fois par celle de la famille d'origine et par une position scolaire) et une position future (définie par une insertion professionnelle et une alliance matrimoniale "définitives") ne peut déjà plus être définie par la position de départ mais pas encore par la position d'arrivée (qui reste plus ou moins virtuelle), la jeunesse est une situation d'indétermination : indétermination professionnelle et matrimoniale variable d'un pôle à l'autre de l'espace social et qui se réduit au fil du temps. Elle est minimale lorsque l'avenir semble scellé à la sortie du système scolaire, c'est-à-dire lorsque le volume et la composition des ressources accumulées sont tels que l'éventail des possibles professionnels et matrimoniaux s'est d'ores et déjà beaucoup resserré : soit que le déclassement et la mésalliance soient déjà pratiquement exclus, soit que l'ascension professionnelle et/ou le "beau mariage" semblent désormais improbables. Si la plupart des jeunes de milieux populaires (ouvriers, employés ou chômeurs) n'entretiennent d'ores et déjà plus guère d'illusion sur leur avenir de classe et ont une représentation réaliste de leur situation, ceux qui, issus des classes dominantes, n'ont également plus d'autre avenir possible que la reproduction de leur position d'origine, cultivent parfois, à l'inverse, une vision indéterminée de leur situation présente : position en surplomb, arrachée aux pesanteurs et aux contingences de la famille d'origine comme à celles de l'avenir, indéfiniment reculé, mais assuré. Cette "assurance" (objective et subjective) est au principe du détachement affiché, de l'illusion, scolairement encouragée, de pouvoir se soustraire aux lois de la gravitation sociale, d'occuper une position en surplomb, arrachée aux pesanteurs et aux contingences de la famille d'origine comme à celles de l'avenir, indéfiniment reculé, mais assuré, des représentations de soi comme "sujets singuliers irréductibles à toute détermination sociale" (*freischwebende Intelligenz*⁷) et librement convertis à "l'identité

7. "Intellectuels sans attaches" : l'expression est de Karl Mannheim.

sociale élue" ("le pauvre" du missionnaire ou "l'ouvrier" du révolutionnaire)⁸. A la liberté provisoire sans illusion de ceux qui sont d'ores et déjà voués aux positions dominées de l'espace social et à l'illusion provisoire de liberté des héritiers, on pourrait opposer l'indétermination plus ou moins illusoire de ceux dont le capital économique vaut le capital culturel et qui hésitent entre une "carrière intellectuelle" ou une "carrière commerciale", entre "sciences" et "lettres", "le privé" ou "le public", entre épouser "une héritière" ou "une artiste", Madame Arnoux, Madame Dambreuse ou Rosanette, etc., dans l'attente d'une improbable solution de compromis ou d'un dénouement qui s'impose à eux et dont ils puissent penser qu'ils ne l'ont pas vraiment "voulu" (tel est le cas idéal-typique du Frédéric de *L'Éducation Sentimentale* étudié par Pierre Bourdieu⁹) ; ou encore "le bluff social" de ceux dont l'indétermination entretenue permet de conserver intactes les ressources morales qui permettent de s'adapter à un déclassement d'ores et déjà irréversible.

L'âge des classements

Provisoirement indéterminée, inclassable, la jeunesse est aussi "l'âge des classements" dans la mesure où elle peut être décrite comme la séquence de trajectoire biographique au cours de laquelle les débutant(e)s / prétendant(e)s accèdent au marché du travail et au marché matrimonial et y "négocient" une position professionnelle et une alliance matrimoniale. "Classements" (ceux qu'ils opèrent et ceux dont ils sont l'objet) qui dépendent étroitement du volume et des différentes espèces de capital (culturel, scolaire, économique, social, symbolique) détenu, acquis et (ou) hérité, actuel et (ou) potentiel, à l'état objectif, institutionnalisé ou incorporé. L'étude des rapports entre classements et auto-classements (en particulier professionnels), entre les positions occupées et les dispositions à les occuper permet de comprendre que la jeunesse puisse être à la fois le temps de la révolte et celui de l'adaptation. Le temps de la révolte à chaque fois que se fait jour un décalage entre les positions effectivement occupées à l'issue des classements dont les "débutants-prétendants" font l'objet et les positions escomptées (leurs auto-classements). Ces décalages entre les dispositions et les positions permettent de rendre compte des différentes formes de luttes, individuelles ou collectives, qui visent l'ajustement des dispositions et des positions. Ajustement des positions aux dispositions, d'une part : qu'il s'agisse de ces conflits de générations où les prétendants tentent de "brûler les étapes" dans les luttes pour la succession, ou des différentes formes, individuelles et collectives, de résistance au déclassement rendues possibles par la situation précédemment décrite d'"apesanteur économique" (relative et provisoire), ou encore de l'invention de positions nouvelles ou de la

8. Conversions qui préludent presque toujours aux "illusions perdues" sur la philosophie, l'art, l'amour fou ou le prolétariat (qui, tôt ou tard, "déçoivent").

9. Bourdieu (P.), "L'invention de la vie d'artiste", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°2, 1975, pp. 67-93.

10. Bourdieu (P.), *La Distinction*, Paris, Ed. de Minuit, 1979.

redéfinition de positions anciennes mieux adaptées à leurs dispositions¹⁰. La jeunesse apparaît alors comme le temps qu'il faut "pour trouver sa place". Faute de pouvoir accéder à des positions ajustées aux dispositions, reste à ajuster les dispositions aux positions, à intérioriser l'ordre des successions, la nouvelle correspondance entre les titres et les postes. Il s'agit alors d'"en rabattre", de "s'assagir", de "s'écraser", de "mettre de l'eau dans son vin", bref de vieillir. Et la jeunesse apparaît alors comme "le temps de s'y faire", le temps nécessaire au deuil des illusions. Lorsqu'à l'inverse les classements dont les jeunes font l'objet correspondent à leurs auto-classements et que leurs dispositions sont à l'avance ajustées à leurs positions, la reproduction des structures sociales s'effectue sans à-coups. Ainsi peut-on comprendre que la jeunesse puisse être tour à tour révoltée ou apathique, dissidente ou conformiste, révolutionnaire ou conservatrice.

A travers ces classements professionnels et matrimoniaux, c'est aussi la perpétuation de l'identité familiale qui est en jeu. Deux cas de figures s'opposent : la "filiation", c'est-à-dire l'identification à l'histoire familiale ou la rupture, la "désaffiliation" : "l'héritage hérite l'héritier" ou l'héritier le récuise. Mais il ne s'agit là que de cas-limites. Ainsi l'affiliation à la mère peut impliquer la désaffiliation par rapport au père si leurs actions s'exercent en sens contraires (telle est la situation, par exemple, du dernier Buddenbrook de Thomas Mann). Inscrits dans le prolongement de la trajectoire familiale, la promotion sociale ou le déclassé conduisent à la désaffiliation lorsque s'accroît la distance sociale creusée par rapport à la famille d'origine (cf. par exemple, les "déracinés" et "transfuges", "déclassés par le haut" décrits par Richard Hoggart¹¹). Les stratégies de reconversion du pôle économique au pôle intellectuel de l'espace social (et vice-versa) peuvent être interprétées comme stratégies de filiation (lorsque la reconversion est la condition de la conservation de la position de la lignée familiale¹²), ou, à l'inverse, comme stratégies de rupture (lorsque, comme ce fût, par exemple, le cas pour nombre d'intellectuels de la Vienne "fin de siècle", l'héritage économique est récusé au nom de l'héritage culturel). A ces différentes configurations correspondent des "choix" professionnels et des "choix" amoureux, des "choix" de sociabilité, des "choix" politiques et des "choix" culturels, des "goûts" qui sont au principe du "choix" de tous les signes extérieurs où s'exprime la position sociale (comme les vêtements) et des signes incorporés (hexis corporelle, langage, manières), où on peut lire filiation ou désaffiliation, reproduction ou "conflit de générations", "identification" au père ou (et) à la mère ou "révolte" contre le père ou (et) la mère...

11. Hoggart (R.), *La Culture du pauvre*, Paris, Ed. de Minuit, 1970.

12. Bourdieu (P.), Boltanski (L.), Saint-Martin (M. de), "Les stratégies de reconversion. Les classes sociales et le système d'enseignement", *Information sur les Sciences Sociales*, 12 (5), 1973, pp. 61-113.

L'âge des incohérences statutaires

Si la révolte ou le désenchantement propres à la jeunesse trouvent le plus souvent leur principe dans le décalage entre les dispositions et les positions lors de l'accès au marché du travail, ils peuvent aussi procéder du décalage entre les différents attributs statutaires propres à cette séquence de trajectoire biographique, ce statut "ni enfant ni adulte" défini par un ensemble particulier et temporaire de devoirs, de privilèges et d'interdits. Les privilèges s'acquièrent progressivement et souvent à l'issue d'épreuves (qui ont presque toutes aujourd'hui une forme scolaire), alors que persistent des interdits de l'enfance. A l'inverse, de nouveaux devoirs apparaissent alors que disparaissent des privilèges de l'enfance. L'ensemble de ces attributs statutaires qui diffèrent selon le sexe et la classe sociale, définissent un statut ambigu qu'on ne peut définir ni en termes de déprivation et de dépendance, ni en termes de privilèges et d'indépendance. Chaque société définit l'état adulte par une conjonction originale entre des responsabilités, conjugales, parentales (familiales), économiques et civiques. Mais les sociétés où, à un âge de la vie caractérisé par un ensemble d'attributs statutaires en succède un autre défini par un ensemble d'attributs distincts, sont sans doute l'exception : c'est la non-concordance des calendriers d'accès à la maturité qui constitue la règle ; elle est souvent au principe de la révolte ou simplement du malaise propres à cette séquence de trajectoire biographique¹³.

Pour analyser maintenant la forme prise à la fin des années soixante par cette "crise d'identité juvénile" dont je viens de décrire les invariants, il faut décrire ce qu'était alors la condition juvénile (les formes du double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation) et cerner les effets de cette condition sur les dispositions de la "génération de mai 68".

LE SCHEMA DU DÉCLASSEMENT

La situation à laquelle le monde étudiant se trouve confronté à la fin des années soixante a été analysée par Pierre Bourdieu¹⁴ (mais aussi par des observateurs d'orientation politique et idéologique aussi différents que

13. Chamboredon (J.-C.), "Adolescence et post-adolescence : la 'juvénisation'", in Alleon (A.-M.), Morvan (O.), Lebovici (S.) (publié sous la direction de), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, P.U.F., pp. 13-28 ; cf. aussi Mauger (G.), "Les définitions sociales de la jeunesse : discontinuités sociales et évolutions historiques", in Lorreyte (B.) (sous la direction de), *Les politiques d'intégration des jeunes issus de l'immigration*, Paris, CIEMI et L'Harmattan, 1989.

14. Bourdieu (P.), "Classement, déclassement, reclassement", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°24, novembre 1978, pp. 2-22 et *Homo Academicus*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, pp. 207-250.

Raymond Aron¹⁵, Edgar Morin¹⁶ ou Raymond Boudon¹⁷) comme une situation de déclassement¹⁸. Je voudrais d'abord essayer de montrer que la notion de déclassement recouvre trois types de situations homologues mais distinctes.

Les situations de déclassement

Pour décrire ces situations de déclassement, il faut tenir compte de deux relations, celle qui lie origine sociale et chances de réussite scolaire, d'une part, celle établie entre capital scolaire et position dans l'espace social, d'autre part, relations telles que la position atteinte par les enfants tend à s'aligner statistiquement sur celle des parents (au prix parfois de reconversions).

Supposons d'abord que ces relations soient stables dans le temps : à telle origine sociale correspondent telles chances de réussite scolaire, à tel diplôme (associé à telle origine sociale), telles chances d'accès à telle catégorie de postes. Dans ce cadre, il y a deux formes de déclassement possibles. Les cas d'abord où le titre scolaire obtenu est inférieur au titre attendu en fonction des chances de réussite associées à telle origine sociale et où, de ce fait, la position atteinte est - à taux de conversion constant des titres en postes - en retrait par rapport à la position de la famille d'origine : il s'agit alors de "déclassement par le bas" ; cette situation est celle des "déclassés" au sens usuel du terme¹⁹ (celle, par exemple, des "ratés" de la bourgeoisie menacés de déclassement faute d'avoir pu obtenir les titres formellement exigés des membres de plein droit). Les cas ensuite où, à l'inverse, le titre scolaire obtenu est supérieur au titre attendu pour une origine sociale donnée et où, de ce fait, la position atteinte est supérieure à celle de la famille d'origine : il s'agit alors de "déclassement par le haut" (les dispositions des "transfuges" d'origine populaire s'avèrent "inadaptées" aux positions qu'ils occupent au terme de réussites scolaires d'exception). Ces deux formes de déclassement sont diamétralement opposées, mais dans les premières comme dans les secondes,

15. "Au fur et à mesure qu'augmentait le nombre d'étudiants, s'aggravait l'angoisse du manque de débouchés. L'Université recevait de plus en plus d'étudiants, tout en refusant de songer au nombre d'emplois qu'ils pourraient trouver" [Aron (R.), *La Révolution introuvable*, Paris, Ed. Fayard, 1968, p. 55.]

16. "Le premier détonateur du maelström étudiant est la trop grande inadaptation entre la production croissante des diplômés et la rareté des débouchés" [Morin (E.), "La commune étudiante", *Le Monde*, 17 mai 1968, p. 4.]

17. Boudon (R.), "La crise universitaire française : essai de diagnostic sociologique", *Annales E.S.C.*, vol. 24, 3, mai-juin 1969, pp. 738-764.

18. Le déclassement était d'ailleurs un thème explicite de la mobilisation étudiante avant les événements de mai-juin 1968 [cf. Maupeou-Abboud (N. de), *Ouverture du ghetto étudiant. La gauche étudiante à la recherche d'un nouveau mode d'intervention politique (1960-1970)*, Paris, Ed. Anthropos, 1974 et Monchablon (A.), *Histoire de l'UNEF de 1956 à 1968*, Paris, PUF, 1983]. Depuis lors, comme le note Bernard Lacroix ("Le parti pris du réalisme", *Pouvoirs*, 39, 1986, pp. 117-127), cette interprétation semble avoir fait l'objet d'une véritable "censure philosophique".

19. "Qui n'appartient plus à sa classe sociale, mais à une classe inférieure" (*Dictionnaire de P. Robert*)

les positions atteintes diffèrent de celles des familles d'origine, les réalisations ne sont pas conformes aux prévisions, les dispositions (liées à "la condition", c'est-à-dire à la position d'origine et à l'avenir probable) sont décalées par rapport aux positions. Reste que, dans les conjonctures où les chances de réussite scolaire et la valeur des titres scolaires sur le marché du travail sont stables, les attentes tendent à s'aligner sur les chances objectives et les dispositions sont le plus souvent conformes aux positions : la reproduction est la règle et les situations de déclassement - "par le haut" ou "par le bas" - l'exception.

Supposons maintenant que les chances de réussite scolaire et la valeur des titres scolaires varient d'une période à l'autre : tel est précisément le cas en France à la fin des années 1960²⁰. L'accroissement de la population étudiante en chiffres absolus est spectaculaire²¹ (mais cette croissance des effectifs et les tensions qu'elle engendre varient beaucoup d'une faculté à l'autre). Le nombre des diplômés délivrés s'accroît partout (bien que l'inflation qui atteint son maximum en lettres, reste faible en médecine et que la sélectivité différentielle selon les facultés s'accompagne d'une différenciation sociale accrue). Cette intensification de la demande scolaire et la relative démocratisation du système scolaire qu'elle induit, ont au moins deux conséquences. D'abord, une modification des chances de réussite scolaire : les chances des élèves d'origine populaire s'accroissent, les élèves issus des classes dominantes sont confrontés à une concurrence plus intense, si bien que les situations de déclassement ("par le bas" et "par le haut") deviennent plus fréquentes. Par ailleurs, l'accroissement du nombre des titres scolaires délivrés ("inflation") implique leur dévaluation si leur accroissement est plus rapide que celui du nombre des positions correspondantes sur le marché du travail. Aux situations de "déclassement ordinaire" (toutes celles où le titre scolaire obtenu étant inférieur ou supérieur au titre attendu, la position atteinte est inférieure ou supérieure à celle de la famille d'origine), s'ajoutent alors celles qu'induisent la modification des chances de réussite scolaire et "l'inflation-dévaluation" des titres scolaires. Si, pour une origine sociale donnée, le titre scolaire obtenu correspond au titre attendu, la position atteinte se situe en deçà de la position escomptée en raison de la dévaluation du titre (et, dans la plupart des cas, en deçà de la position d'origine) : la réalisation (scolaire) est conforme aux prévisions, mais les positions accessibles avec le titre obtenu ne sont plus ce qu'elles étaient, les titulaires de diplômes dévalués ont le sentiment d'avoir été "payés en monnaie de singe", d'être "déclassés" par rapport à "ce qu'ils valent", c'est-à-dire par rapport à ce que valait leur titre dans un état antérieur de la correspondance entre les titres et les postes²². Si le titre obtenu est supérieur au titre attendu,

20. Entre 1959 et 1974, l'ensemble de la population scolarisée passe de 9 millions à plus de 13 millions ; pour le groupe d'âge 19-23 ans, les taux de scolarisation doublent entre 1958 et 1968. (Source : *Les Universités et le marché du travail*, Dossier du CEREQ, Paris, La Documentation Française, 1977)

21. Entre 1958 et 1968, les effectifs de l'enseignement du second degré passent de moins de 2 millions à presque 5 millions et ceux de l'enseignement supérieur passent, dans le même temps, de 250 000 à près de 950 000. (Source : *Les Universités et le marché du travail*, op. cit.)

22. Sur ce sujet, cf. Bourdieu (P.), "Classement, déclassement, reclassement", art. cit. et *Homo academicus*, op. cit.

il y a déclassement par rapport à l'ascension escomptée en raison de la dévaluation du titre (tel est le cas des "parvenus", détenteurs de titres donnant droit "normalement" - c'est-à-dire dans un état antérieur de la relation entre les titres et les postes - à une position dominante et qui, n'étant pas issus des classes dominantes, ne disposent pas du capital social nécessaire pour obtenir le rendement escompté de leurs titres scolaires).

Ainsi est-on conduit à distinguer trois formes de déclassement distinctes auxquelles se trouve confrontée la génération scolaire qui accède au marché du travail à la fin des années 1960 et au début des années 1970 :

- le déclassement au sens strict ("par le bas"), où la position atteinte est inférieure à celle de la famille d'origine, que le titre scolaire obtenu soit inférieur au titre probable en fonction de l'origine familiale (échec scolaire) ou qu'il se soit dévalué au point de ne plus donner accès qu'à des positions inférieures à celle de la famille d'origine ;

- le déclassement par rapport à l'ascension escomptée, où la position atteinte est supérieure ou équivalente à celle de la famille d'origine, mais inférieure à la position attendue en fonction de la valeur antérieure du titre obtenu ;

- le déclassement "par le haut", où le titre obtenu, même dévalué, permet d'atteindre une position supérieure à celle de la famille d'origine mais expose cette catégorie de titulaires à un décalage entre leurs dispositions et la position atteinte.

Les effets du déclassement

Ces situations de déclassement sont au principe de l'apparition de "la génération de mai 1968", c'est-à-dire aussi, on le verra ultérieurement, de la formation de la "petite bourgeoisie nouvelle" en France. Sous le label "génération de mai 1968", sont regroupés des agents qui se trouvent confrontés à des situations de déclassement lorsqu'ils accèdent au marché du travail à la fin des années 1960, mais que tout par ailleurs sépare : la condition d'origine, les dispositions et les attentes qui s'y attachent, les ressources inégales dont ils disposent (capital économique, social, culturel hérité, capital scolaire acquis, etc.). Cependant, quelle que soit la diversité de leurs origines, de leurs dispositions, de leurs ressources, quelle que soit aussi la diversité des situations de déclassement dans lesquelles ils se trouvent placés, tous sont confrontés au décalage entre dispositions intériorisées et positions accessibles. Cette inquiétude face à l'avenir née de la compétition scolaire, des menaces de déclassement, des décalages entre aspirations et chances objectives, entre dispositions et positions, s'exprime autant à travers une hexis corporelle, une humeur, des engouements et des aversions, qu'à travers un ensemble de maîtres-à-penser littéraires et philosophiques. Mais peut-on associer à cette homologie de situation des réactions homologues ? A des situations de déclassement différentes mais homologues des rapports au déclassement distincts mais homologues ? Ces réactions sont-elles univoques ou varient-elles en fonction de la situation précise et de la conjoncture idéologique du moment ? Révolte et dispositions révo-

lutionnaires ou ressentiment et dispositions réactionnaires ? Engagement et politisation ou retrait et apathie ? *Exit* ou *voice*²³ ? Dispositions utopiques ou réalistes ?

L'histoire de "la génération de mai 1968" est celle des stratégies mises en œuvre dans des situations de déclassement synchroniquement et diachroniquement diverses (déclassement et révolte, déclassement et reclassement, déclassement et individualisme). C'est aussi celle des représentations du monde social qui sont solidaires de ces stratégies (du marxisme-léninisme à la contre-culture, de la contre-culture au néo-libéralisme). C'est encore celle des styles et des engagements successifs de "la génération de mai 68".

Mais l'inflation et la dévaluation des titres scolaires n'ont pas pris fin avec les événements de mai-juin 1968 : comment alors rendre compte du fait que des situations identiques (en fait, aggravées) aient pu produire des réactions différentes, voire opposées ? On peut supposer que les nouvelles générations scolaires ont pris conscience de l'inflation-dévaluation des titres scolaires et du nouveau cours des titres sur le marché du travail et que, plus réalistes, mieux informées, elles sont moins exposées aux désillusions, au désenchantement. Par ailleurs, "la crise" et les tensions croissantes sur le marché du travail à partir de la deuxième moitié des années 1970, ont nécessairement eu des incidences multiples sur les stratégies individuelles et collectives de lutte contre le déclassement. Mais surtout, les schèmes de représentation et d'action face au déclassement (le *Zeitgeist*, l'humeur, la *doxa*) transmis, proposés en modèles, inculqués, aux nouvelles générations de déclassés par la génération qui, la première, a fait l'expérience du déclassement (la "génération de mai 1968"), se sont transformés au fil du temps : stratégies, visions du monde, styles de vie liés aux différentes étapes du vieillissement social (et du reclassement) de la "génération de mai 68".

Dans l'histoire contemporaine des "effets du déclassement"²⁴, on peut distinguer trois phases. La première est gauchiste. La seconde est contre-culturelle, mais elle n'oppose pas une génération aînée "d'humeur révolutionnaire" à une génération cadette d'"humeur contre-culturelle" (celle qui accède au marché du travail au cours de la première moitié des années 1970) : la "génération de mai 1968" s'est convertie à la contre-culture qu'elle a à la fois importée (des États-Unis) et inventée et qu'elle inculque à de nouvelles générations elle-mêmes confrontées au déclassement²⁵. La troisième phase n'oppose pas une

23. Cf. Hirschman (A.-O.), *Face au déclin des entreprises et des institutions*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1972.

24. Sur le thème de l'excédent d'intellectuels et les motifs idéologiques correspondants, cf. Chartier (R.), "Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVIIe siècle", *Annales E.S.C.*, XXXVII, 2, mars-avril 1982, pp. 389-400.

25. Prétendre, comme Daniel Bertaux, Danièle Linhart et Béatrix Le Wita, que "ce n'est pas une génération, mais deux qui ont 'fait' mai 68", et que celle qui l'a vraiment "fait" n'est pas celle que l'on pense ("marxiste-léniniste", "révolutionnaire"), mais "la génération cadette" ("contre-culturelle"), conduit à faire de mai 68 - "contrairement aux apparences" (mais aussi à toutes les sources et témoignages disponibles) - "la véritable origine de la contre-culture",

nouvelle génération néo-libérale à des générations aînées contre-culturelles : de même qu'elle s'était convertie du gauchisme à la contre-culture, la génération de mai 1968, fidèle à sa vocation prophétique, s'est encore convertie de la contre-culture au néo-libéralisme.

Telles sont, me semble-t-il, les grandes lignes d'une histoire de la "génération de mai 1968", pour partie confondue avec celle des effets sociaux du déclassement en France au cours des vingt dernières années et avec l'histoire de la formation de la petite bourgeoisie nouvelle. Mais cette représentation schématique devrait bien sûr être complexifiée. D'abord parce que décrire la génération de mai 1968 comme une génération de déclassés, c'est lui conférer une homogénéité qu'elle n'a pas. Les différentes formes de déclassement sont, on l'a vu précédemment, homologues mais distinctes : ces déclassements ne s'opèrent ni dans le même sens, ni depuis la même position, ni avec la même amplitude ; certains sont réels, d'autres virtuels, etc. Les perceptions de ces situations de déclassement et les stratégies mises en œuvre sont elle-mêmes variables d'un cas à l'autre. Les trajectoires des membres de la génération de mai 1968 n'épousent pas toutes le cours des conversions successives décrit comme celui d'une génération : certains sont restés gauchistes, d'autres se sont convertis à la contre-culture et en sont restés là, d'autres encore ont parcouru l'ensemble du cycle et sont aujourd'hui acquis au néo-libéralisme. Il faudrait donc étudier, cas par cas, les conversions, les refoulements, les déplacements, les résistances des dispositions initiales. Par ailleurs, décomposer comme on l'a fait l'histoire contemporaine des effets du déclassement en trois phases ("gauchiste", "contre-culturelle", "néo-libérale") lui confère une linéarité qu'elle n'a pas ou qu'elle n'a que dans certains cas individuels (tel ou tel porte-parole attiré de "la génération de mai 1968") ou collectifs (tel ou tel journal, tel ou tel groupe, etc.). En fait, la *doxa* gauchiste a survécu à la *doxa* contre-culturelle et l'une et l'autre ont survécu à la *doxa* néo-libérale, étant entendu que les individus et les groupes les plus "conservateurs" ont souvent dû se transformer pour pouvoir se conserver et que les "publics" des modèles "dépassés" ne sont plus ce qu'ils étaient : il semble ainsi que les déclassés "CAP / BEP" de la deuxième moitié des années 1970 se soient approprié la *doxa* contre-culturelle des déclassés "bac+ 2" de la première moitié des années 1970 alors que ces derniers s'approprièrent la *doxa* néo-libérale.

On s'en tiendra ici à une analyse sommaire de chacune de ces trois phases ("le modèle gauchiste", "le modèle contre-culturel", "le modèle néo-libéral"), en essayant, d'une part, de montrer que chacune d'elle est assez ambiguë pour pouvoir correspondre à la fois à des situations de déclassement et à différentes étapes de stratégies de reclassement (gauchisme et révolte contre le déclassé-

(suite note 25) c'est-à-dire - formellement - la même opération de manipulation symbolique que celle qu'opèrent ceux qui en font "la véritable origine de l'individualisme contemporain" (et que critique Daniel Bertaux, Danièle Linhart et Béatrix Le Wita) : véritable (?) refoulement de l'humeur révolutionnaire de l'époque et de l'adhésion commune à telle ou telle version de la vulgate marxiste et déni des conversions successivement opérées au cours des vingt dernières années (précurseurs ou épigones, accomplissant tout ou partie du cycle décrit).

ment, contre-culture et mobilisations collectives ou individuelles pour le reclassement, néo-libéralisme et stratégies individualistes de lutte contre le déclassement), en essayant, d'autre part, de dégager la matrice idéologique (c'est-à-dire la représentation du monde social et la construction de l'image de soi) propre à chacune et en montrant comment la seconde peut être engendrée à partir de la première et la troisième à partir de la seconde.

La vulgate idéologico-politique qui peut être dégagée des sources caractéristiques de chacune de ces phases doit être analysée à la fois comme la vulgarisation de représentations savantes du monde social empruntées pour l'essentiel à la philosophie et pour partie aux sciences humaines (ainsi pourrait-on mettre en évidence le dégradé d'expressions qui conduit du *Capital* lu par Louis Althusser au "marxisme-léninisme" du militant de base de la Gauche Prolétarienne²⁶, ou de l'*Anti-Edipe* au discours "libéré" du "communautaire de base"), comme le produit de l'histoire relativement autonome des partis, groupes et sectes du sous-champ politique "de gauche" en France (ainsi les discours et pratiques politiques gauchistes se définissent-ils d'abord par rapport au "révisionnisme" ou au "stalinisme" du P.C.F., la "ligne politique" des maoïstes par rapport à celles des trotskystes et des anarchistes, celle de la Gauche Prolétarienne par rapport à celles du P.C.m.I.F.²⁷ et de V.L.R.²⁸, etc.) et enfin comme l'objectivation floue de cette désillusion collective dont les porte-parole ne sont eux-mêmes que les échos.

LE STYLE GAUCHISTE : DÉCLASSEMENT ET RÉVOLTE

Comment comprendre d'abord que ces situations de déclassement sous leurs diverses formes aient initialement été au principe d'une disposition collective à la révolte, d'une "conscience révolutionnaire étudiante", du "style gauchiste", apparu dans le monde étudiant en France au cours de la deuxième moitié des années 60, minoritaire jusqu'en mai-juin 1968, puis dominant jusqu'au tournant de 1972 ?

Les réactions que suscitent les situations de déclassement auxquelles se trouvent confrontés les premiers titulaires de titres scolaires dévalués ou que pressentent et redoutent lycéens et étudiants, s'expriment alors dans le langage de la vulgate marxiste dominante, c'est-à-dire sur fond d'une vision du monde social où s'affrontent "bourgeoisie" d'un côté et "prolétariat" de l'autre : "classe contre classe". La "rupture avec la bourgeoisie" (expression radicalisée, pour certains, des difficultés d'accès aux classes dominantes qu'induit l'inflation-dévaluation des titres scolaires) conduit à "rallier le camp du peuple", du "prolétariat", de "la classe ouvrière", des "larges masses" (expression radicalisée, pour d'autres, de leurs difficultés d'insertion dans un

26. Groupe maoïste issu de l'U.J.C.m.l. (Union de la Jeunesse Communiste marxiste-léniniste).

27. Parti Communiste marxiste-léniniste de France (groupe maoïste).

28. Vive La Révolution (groupe maoïste).

univers "étranger") : "l'établi" est alors la figure exemplaire du style gauchiste. De façon générale, le style gauchiste peut être décrit comme un métissage de populisme et d'ascétisme, de dogmatisme et d'anti-intellectualisme, de spontanéisme et de dogmatisme, d'ouvriérisme et d'élitisme, de marxisme-léninisme et d'anticommunisme, en proportions variables, hybridation d'habitus bourgeois ou petits-bourgeois par intériorisation d'une vision intellectuelle, c'est-à-dire à la fois théorique et romanesque, du peuple.

Pour comprendre que le style gauchiste ait été l'expression dominante de ceux qui, à la fin des années 1960, se trouvent confrontés au déclassement, on peut suggérer diverses interprétations non exclusives les unes des autres.

L'explication par "*l'homologie de positions*"²⁹ : dans cette perspective, l'alliance "étudiants-ouvriers" trouve son principe dans la coalition de positions dominées. Les intellectuels déclassés ou menacés de déclassement sont aux intellectuels en place, ce que ces intellectuels "de plein droit" sont aux détenteurs du pouvoir économique dans le champ du pouvoir et ce que les classes dominées, le peuple, la classe ouvrière, sont aux classes dominantes dans le champ des classes sociales.

Deuxième interprétation : "*l'humeur anti-institutionnelle*"³⁰. La révolte mêlée de ressentiment contre "l'université bourgeoise" s'étend à "l'ordre social bourgeois" tout entier et conduit à la dénonciation de "la bourgeoisie" et du "capitalisme" ; "anti-autoritaire", elle fédère les révoltes contre "les Profs", "les Pères" et "les Patrons" ("*idéologie des trois P*"³¹).

Troisième interprétation : les discordances induites par la prolongation de la scolarité, le stationnement prolongé dans la famille d'origine et les contraintes qu'il implique, d'une part, et l'avance de la puberté, d'autre part, mais surtout la scolarisation massive des filles et la diffusion des moyens de contraception sont sans doute au principe de l'aspiration à la libération sexuelle qui devait se révéler un des thèmes-clés dans le déclenchement des événements de mai-juin 1968 et comme un des moteurs des transformations sociales qui ont suivi. Comme le note Michaël Pollak³², "*même si, par la suite, la politique l'emporte sur le thème de la libération sexuelle dans les discours du moment et encore plus dans les interprétations successives données de Mai 68, on peut se demander si l'aspiration à la liberté sexuelle et corrélativement à l'affranchissement d'une morale du 'qu'en dira-t-on?', jugée profondément hypocrite, n'ont pas été parmi les motivations les plus mobilisatrices de Mai 68, au moins pour les étudiants et les jeunes*"³³.

29. Bourdieu (P.), *Homo academicus*, op. cit.

30. Bourdieu (P.), "Classement, déclassement, reclassement", art. cit.

31. Bourdieu (P.), "Classement, déclassement, reclassement", art. cit.

32. Pollak (M.), "Signes de crise, signes de changement", *Cahiers de l'IHTP*, "Mai 68 et les Sciences Sociales", n°11, avril 1989, pp. 9-20.

33. L'urgence de s'établir qui résultait dans les années 1960 d'une tension familiale inévitable au moment de l'adolescence a sans doute beaucoup perdu de sa force aujourd'hui avec la banalisation des moyens modernes de contraception, la liberté de l'avortement et le

Quatrième interprétation : "l'effet de mode intellectuelle". Pour comprendre l'attrait qu'exerce alors le style gauchiste auprès des aspirants intellectuels, il faudrait aussi écrire l'histoire du "prêt-à-penser" et du "prêt-à-porter identitaire" dans le monde des intellectuels, montrer quel était alors le crédit du modèle de "l'intellectuel engagé"³⁴, de Jean-Paul Sartre et des *Temps Modernes*³⁵, du Che Guevara et des guerilleros d'Amérique Latine, du P.C.F., de ses intellectuels rebelles (Paul Nizan, Roger Vailland, etc.) et de ses compagnons de route, la vogue qui était alors celle de la vulgate marxiste, produit de l'histoire relativement autonome du sous-champ politique d'extrême-gauche en France et de la vulgarisation du marxisme savant alors dominant dans le champ de production intellectuelle, les profits symboliques qui étaient alors liés à la lecture du *Capital* et de *Lire le Capital*, etc.

Cinquième interprétation : "l'effet de conjoncture politique". On ne peut comprendre quel était alors le crédit de la vision marxiste-léniniste du monde sans tenir compte des luttes anti-colonialistes, anti-impérialistes de l'époque (Algérie, Cuba, Vietnam), l'ampleur des grèves de mai-juin 1968 en France qui, en quelque sorte, validèrent empiriquement le caractère "scientifique" du marxisme-léninisme (sur la couverture des *Cahiers marxistes-léninistes*³⁶, figurait cette citation de Lénine : "*La théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie*").

LE STYLE CONTRE-CULTUREL : DÉCLASSEMENT ET RECLASSEMENT

Les obsèques de Pierre Overney, militant maoïste, tué par un vigile des usines Renault, furent aussi celles du mouvement gauchiste. Comment rendre compte de son déclin accéléré moins de quatre ans après mai 68 ? S'il est vrai que les organisations, la vision du monde, le style, l'humeur, gauchistes trouvèrent dans la grève générale de mai-juin 68 la confirmation par les faits du réalisme du projet révolutionnaire et une raison de persévérer dans leur être [*"Mai (...) a remis la révolution et la lutte de classe au centre de toute stratégie. Sans vouloir jouer aux prophètes : l'horizon 70 ou 72 de la France, c'est la révolution"*, écrivent alors Alain Geismar, Serge July et Erlyne Morane³⁷],

(suite note 33) rapprochement des attitudes des parents et des jeunes à l'égard de la morale quotidienne et de la morale sexuelle en particulier [cf. Percheron (A.), "Se faire entendre : morale quotidienne et attitudes politiques des jeunes", in Mendras (H.) dir., *La Sagesse et le Désordre*, Paris, Ed. Gallimard, 1982].

34. Sur la construction de héros exemplaires, "*les logiques qui peuvent coder les 'déformations' réglées qui régissent l'œuvre collective d'exhumation*", cf. l'étude du "cas Nizan" par Bernard Pudal ("*l'intellectuel 'engagé' politiquement mais qui conserve sa 'liberté critique' au risque d'être la victime expiatoire de l'institution 'totalitaire' qu'il aura ainsi osé défier*"), "Nizan : l'homme et ses doubles", *Mots*, 1993.

35. Boschetti (A.), *Sartre et "Les Temps Modernes"*, Paris, Ed. de Minuit, 1985.

36. Organe "théorique" de l'U.J.C.m.l.

37. Geismar (A.), July (S.), Morane (E.), *Vers la guerre civile*, Paris, Editions et publications premières, 1969.

la retombée des luttes ouvrières, leur contrôle conservé par les appareils syndicaux, l'audience retrouvée par les partis politiques de gauche après la signature du Programme Commun de Gouvernement, contribuèrent sans doute à l'inverse au rapide dépérissement du mouvement gauchiste.

L'engagement militant avait souvent permis de différer les classements professionnels et matrimoniaux, le désengagement y confronte et met en évidence les décalages entre classements et auto-classements, entre dispositions et positions, entre désirs et réalités : aux stratégies de différencement, à la conscience diffuse d'une menace de déclassement, à la radicalisation "volontariste" du déclassement des "établis", se substitue l'expérience du déclassement de fait. L'activisme révolutionnaire avait pu conjurer le spectre du déclassement : la période qui s'ouvre est celle des reclassements, des stratégies individuelles et collectives d'aménagement et de conquête de positions adaptées aux dispositions.

Les mieux dotés en capital scolaire, économique, social, accèdent à la vie professionnelle et ouvrent de "nouveaux fronts" dans différents champs de l'espace social : création du *Syndicat de la Magistrature* et du *Mouvement d'Action Judiciaire* dans le champ juridique, du *Groupe Information-Asiles* dans le champ psychiatrique, du *Groupe Information-Santé* puis du *Syndicat de la Médecine Générale* dans le champ médical, de "collectifs contestataires" chez les travailleurs sociaux, les architectes, les chercheurs scientifiques, etc. L'épithète "nouveau" (des "nouveaux philosophes" à la "nouvelle cuisine") signale l'entrée en lice des prétendants issus de la "génération de mai 68" : on "découvre" alors le "cadre de gauche"³⁸ et le "technocrate contestataire". Les porteurs de titres scolaires dévalués "inventent" l'agriculture, l'artisanat, le petit commerce, la presse, les écoles, les thérapies, les productions artistiques (peinture, musique, théâtre, cinéma, danse, mode, etc.) "alternatives", "parallèles" (dont la revue *Autrement* se fera pendant un temps le porte-parole). De façon générale, tous ceux qui, menacés de déclassement, se préoccupent alors de leur reclassement, entreprennent de "*produire de nouvelles professions plus ajustées à leur prétention*" ou d'"*aménager conformément à leur prétention par une redéfinition impliquant une réévaluation des professions auxquelles leurs titres leur donnent accès*"³⁹. A travers la redéfinition de positions petites-bourgeoises traditionnelles (petite production marchande : paysannerie, artisanat, petit commerce) par des porteurs de dispositions cultivées ("contestataires") et l'invention de positions petites-bourgeoises nouvelles (salariées ou indépendantes) dans la recherche, "la communication", le travail social, le secteur para-médical, etc., se dessinent les contours d'une "petite-bourgeoisie nouvelle" issue du reclassement d'une génération menacée de déclassement. L'histoire de la génération de 1968 se confond ainsi pour partie

38. Cf. Vilette (M.), "La carrière d'un cadre de gauche après mai 68", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°29, septembre 1979, pp. 64-74.

39. Bourdieu (P.), *La Distinction*, Paris, Ed. de Minuit, 1979.

avec celle de la formation de la petite-bourgeoisie nouvelle en France⁴⁰. Enfin, les moins dotés en capital scolaire, économique et social, presque toujours issus de milieux populaires, voués aux emplois précaires déqualifiés, mais porteurs de dispositions cultivées (“bonne volonté culturelle” liée à la prolongation de la scolarité obligatoire et à la relative “démocratisation” du système scolaire et souvent confortée au contact des inventeurs de la petite-bourgeoisie nouvelle par le biais du militantisme gauchiste ou contre-culturel⁴¹) sont les inventeurs de la “bohème populaire” (“les babas” de la fin des années 1970), version prolétarisée du style de vie “bohème” de la petite-bourgeoisie nouvelle en gestation⁴².

Ces inventions, redéfinitions, aménagements ne s’opèrent plus (à partir du tournant de 1972) “dans le style gauchiste” mais “dans le style contre-culturel” dont la notion de “marginalité” est le concept-clé. Ce style contre-culturel procède à la fois de la désillusion gauchiste et du mouvement de reclassement qu’elle induit et qui l’induit, de la conversion de l’humeur, du style, de la vision du monde gauchistes qu’impliquent ces reclassements, il est aussi adaptation de la contre-culture américaine⁴³ et vulgarisation de la “philosophie du désir”, dernier cri de l’avant-garde philosophique d’alors. Dans une critique de l’*Anti-Œdipe* publiée dans *Libération* en 1972, Robert Linhart écrit : “ces

40. G. Mauger, “La petite bourgeoisie nouvelle en France (1968-1980) : quelques aspects des conditions sociales de construction de l’objet”, in *Classes et catégories sociales. Aspects de la recherche*, Roubaix, EDIRES, 1985, pp. 129-140.

41. Fossé-Poliak (C.), *La vocation d’autodidacte*, Paris, Ed. L’Harmattan, 1992.

42. Mauger (G.) et Fossé-Poliak (C.), “Le style baba”, Communication au Colloque national de la Société d’Ethnologie Française, “Classes d’âge et sociétés de jeunesse”, Le Creusot, 30 mai-1er juin 1985 ; “Précaires créatifs et créativité précaire”, in Lalive d’Epinay (C.) et Sue (R.) (sous la direction de), *Chômage, marginalité et créativité*, Université de Genève, 1987 ; Mauger (G.), “Les bandes, le milieu et la bohème populaire”, *Cahier du PIRTEM-CNRS*, n°2, décembre 1990.

43. La filiation entre contre-culture américaine et contre-culture française est manifeste (et souvent revendiquée) : la vie communautaire et le retour à la terre, les chemins de Katmandou et les mystiques orientales, l’art et les drogues psychédéliques, etc., sont de toute évidence empruntés au mouvement hippie américain. Mais on ne peut rendre compte de la rapide extension du mouvement et du label à partir de 1972 par le mystère de “la prise de conscience retardée”. Les importateurs de contre-culture américaine n’ont pas manqué avant 1972 : comment expliquer leur échec antérieur et leur succès ultérieur, c’est-à-dire aussi l’adoption de cette nouvelle catégorie de classement et de la vision du monde social dont elle est solidaire ? En fait, si la contre-culture importée des Etats-Unis n’eût qu’un faible écho en France jusqu’en 1972, c’est parce que l’idéologie gauchiste était alors dominante dans le mouvement étudiant et sa périphérie socio-culturelle. Ce n’est qu’à la suite de l’essoufflement gauchiste (1972 marque la disparition des organisations maoïstes les plus importantes et une désertion massive dans les rangs des organisations trotskystes) qu’apparaît pour devenir rapidement dominante auprès du même public une version française de la contre-culture américaine diffusée sous le label “marginal”. Dans la mesure où les “inventeurs” (importateurs et porte-paroles) de l’idéologie marginale et les pionniers de la contre-culture sont pour la plupart d’anciens militants gauchistes convertis ou en reconversion, rendre raison de “l’invention des marginaux”, de l’apparition de la contre-culture passe par l’explication du déclin du mouvement gauchiste, de sa conversion contre-culturelle et de l’apparition corrélative du label “marginal”.

gauchistes vieillissants (...) cherchent, en vagues successives, une voie pour s'intégrer dans la société sans paraître, à leurs propres yeux, se renier. Encore contestataires dans la forme, ayant fait leur reddition en leur for intérieur, ils sont pour des maîtres à penser la 'déculpabilisation', la reconnaissance du désir, la 'déterritorialisation', une base sociale et un public tout trouvé". En fait, cette branche d'une génération, qui, entrant dans la vie professionnelle entre 1970 et 1975, se convertit à "la contre-culture", est plus qu'un public pour "machines désirantes" : elle a inventé la thématique "(re)produite" par l'avant-garde philosophique de la nouvelle Université de Vincennes⁴⁴.

La mise en œuvre immédiatement postérieure à la période gauchiste de stratégies de reclassement correspondait au souci d'échapper au déclassé c'est-à-dire à la condition des classes dominées ("le prolétariat") mais elle impliquait encore (effet d'*hysteresis* de la vision gauchiste du monde) la nécessité de se démarquer des classes dominantes ("la bourgeoisie"). Dans le cadre d'une vision dichotomique du monde social héritée de la période gauchiste, où s'opposent, "classe contre classe", "bourgeoisie" et "prolétariat", ces positions de reclassement étaient alors perçues comme, "ni bourgeois, ni prolétaires", "inclassables", "utopiques" (i.e. sans lieu assignable dans une représentation du monde social divisé en "bourgeois" et "prolétaires"), "hors-système" (i.e. hors du système "bourgeoisie / prolétariat"), "parallèles", "marginales". A la vision d'une classe qui en exploite une autre se substitue celle d'"un système cerné et miné par ses marges". Ainsi peut-on comprendre le succès soudain de la thématique de l'*underground* américain importé par *Actuel*, la vogue des chemins de Katmandou et du "retour à la terre" (marginalité spatiale), les engouements passéistes ou futuristes (marginalité temporelle), les quêtes mystiques (marginalité religieuse), ou encore le caractère emblématique des drogues contre-culturelles, véhicules pour "l'ailleurs" d'un voyage intérieur. A l'invention de la catégorie de marginalité correspond celle des positions de reclassement "ni bourgeois ni prolétaires" : "marginales", c'est-à-dire aussi "petites-bourgeoises".

Mais le style contre-culturel est aussi connoté par la thématique du désir et de la libération jusqu'alors confinée dans quelques cercles de petits producteurs intellectuels "radicaux" dont les situationnistes furent sans doute les plus influents. Pour rendre compte de ce "retour du sujet" dans la conversion quasi-générale de la génération de mai 68 au début des années 1970, il faudrait étudier les relations entre les dispositions de ses membres, les luttes qui divisent le champ de ses porte-parole et les avatars de l'avant-garde philosophique. L'énigme apparente de la coexistence de l'exaltation de la révolte anti-autoritaire et d'un penchant anti-subjectiviste, d'un anti-intellectualisme

44. Cf. Pinto (L.), "Mai 68 et le rapport des philosophes aux sciences de l'homme", *Cahiers de l'IHTP*, n° 11, avril 1989, pp. 39-59 ; *L'intelligence en action : Le Nouvel Observateur*, Paris, Ed. A.-M. Métailié, 1984 ; *Les philosophes entre le lycée et l'avant-garde*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1987.

radical et d'un engouement pour "le structuralisme"⁴⁵ caractéristique de l'humeur gauchiste, peut être résolue si l'on songe que dans le cadre d'une vision du monde où s'affrontent bourgeoisie et prolétariat, il n'y avait de place que pour bourgeois ou prolétaires et que cette représentation vouait les militants gauchistes au refoulement (plus ou moins "efficace") de leurs dispositions d'origine ("bourgeoises" ou "petits-bourgeoises") et de leurs "penchants intellectuels" et ne leur laissait pas d'autre issue qu'une identification, plus ou moins "réussie", à une représentation à la fois populiste et ascétique du peuple : *"il faut être comme les poissons dans l'eau dans les masses populaires, vivre comme elles (...). Un style de vie simple et de lutte ardue, voilà ce dont nous avons besoin pour faire affluer le sang neuf prolétarien"*, écrivent alors "les maos" de La Gauche Prolétarienne. A l'abnégation gauchiste faisaient alors écho "la mort de l'homme", "les procès sans sujet" et "les procès contre le sujet" de la vulgate structuraliste. L'échec du mouvement gauchiste lève la censure sacrificielle. *"On liquide le militantisme chrétien (...)"*. *"On ne va pas se présenter en crucifiés, adorateurs du peuple"*. *"On veut parler avec nos tripes... On veut dire ce qu'on est, ce qu'on veut..."*, écrivent maintenant "les ex-maos" de V.L.R. *"Être nous-mêmes, c'est-à-dire un courant dans un mouvement principalement jeune, principalement issu de la petite-bourgeoisie des villes"*. Cette "ressaisie de soi", cette revendication (triviale) d'"être soi-même", de "retrouver des racines", de "satisfaire ses désirs", d'affirmer une identité ethnique, religieuse, de sexe, d'âge, etc., trouve un écho théorique dans l'*Anti-Édipe*, nouveau bréviaire de l'implication subjective et de l'assouvissement sans entraves (même s'il les comprend dans l'appareil conceptuel de la destitution de la subjectivité). Ainsi peut-on rendre compte, au moins pour partie, de l'apparition de nouveaux (et éphémères) "mouvements sociaux" qui traversent les camps opposés de la lutte de classes et dont le mouvement de libération des femmes forme l'avant-garde (*"cette exigence d'exprimer librement ses désirs, d'exister tel qu'on est, c'est le mouvement des femmes pour leur libération qui l'a traduite le premier de façon consciente"*) : luttes de libération des jeunes (F.L.J.⁴⁶), des homosexuels, (F.H.A.R.⁴⁷), des minorités régionales, religieuses, ethniques. Sont alors fédérés "sur la base de leur désir et de leur oppression", "les pédés, les gouines, les femmes, les emprisonnés, les avortées, les asociaux, les fous". Les oppositions à peu près équivalentes, "femmes / hommes", "jeunes / vieux", "homosexuels / hétérosexuels", "fous / normaux", "régions / Etat", "campagne / ville", "ancien / moderne", "naturel / artificiel", "anti-nucléaire / EDF", etc., sont comme la monnaie d'un ensemble d'oppositions génériques : "désir / répression", "subversion / conformisme", "transgression / intégration", "dissidence / récupération", "hors-système / dans le système" et, en définitive, "marginalité / normalité".

45. En dépit, mais sans doute aussi à cause, du caractère abscons de la plupart des textes de référence.

46. Front de Libération des Jeunes (organisation de jeunesse issue du groupe V.L.R.)

47. Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire.

Ainsi peut-on comprendre l'apparition et la rapide extension en France du style contre-culturel, adaptation de la contre-culture américaine mais aussi produit de la conversion du mouvement gauchiste. A l'opposition "bourgeois / prolétaires" se substitue celle entre "marge et système", société et contre-société, intégration et contestation, ordre et dissidence, pouvoir et illégalismes, etc. La notion de "marginalité" condense en un mot un changement d'humeur, d'hexis corporelle, de goûts littéraires, artistiques, de penchants et d'intérêts libérés et comme en état de suspension après la dissolution partielle ou totale des organisations gauchistes. Le label marginal dénote aussi bien la sécession, la retraite, le repli, l'isolement, l'autarcie que la contestation, la dissidence, la rébellion, la révolte. La notion est aussi connotée spatialement, temporellement et socialement. Elle s'applique à des pratiques et des dispositions aussi hétéroclites en apparence que la vie communautaire, la consommation de drogues, la route, le mysticisme, la libération sexuelle, le goût du "naturel" et des "produits naturels", le zen et le yoga, etc., à des populations aussi diverses que les femmes, les jeunes, les minorités sexuelles, religieuses, régionales, ethniques, etc. Elle est aussi le label sous lequel s'opèrent la définition et la redéfinition de l'ensemble des positions de l'espace social ("ni bourgeois ni prolétaires") qu'investissent alors d'ex-étudiants plus ou moins menacés de déclassement, "déçus par la classe ouvrière" et encore mal réconciliés avec leurs familles d'origine ("bourgeoises" ou "petite-bourgeoises") : néo-paysans, artisans, commerçants, journalistes, animateurs et éducateurs, thérapeutes des âmes et des corps, "à l'enseigne du parallèle", artistes "underground", enseignants, chercheurs, médecins, avocats, architectes, "contestataires". De ce point de vue, "marginal" signifie aussi "ni bourgeois, ni prolétaire" : "petit-bourgeois". "Marginal" est la griffe sous laquelle s'est définie la petite-bourgeoisie nouvelle : elle caractérise son humeur, son style, son idéologie, et la vision qu'elle a alors de la position qu'elle occupe dans l'espace social.

LE STYLE NÉO-LIBÉRAL : DÉCLASSEMENT ET INDIVIDUALISME

Resterait à rendre compte du dépérissement du modèle contre-culturel à partir de la deuxième moitié des années 1970 et de la conversion de la génération de mai 68 au néo-libéralisme : on se limitera, pour conclure, à l'énoncé de quelques hypothèses et à une ébauche de description du "style néo-libéral".

Les stratégies de reclassement mises en œuvre au cours de la première moitié des années 1970, généralement collectives (titularisation des auxiliaires, intégration des hors-statuts, obtention de subventions publiques, etc.) en dépit de la visibilité accordée dès cette époque aux "néo-entreprises" individuelles, ont souvent été couronnées de succès. A la faveur de l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, les mieux dotés de ressources scolaires, culturelles, sociales, économiques, sont passés de la position de "prétendants", contestant les prises de position et visant les positions des "détenteurs" des positions dominantes dans différents champs de l'espace social, à celle de "détenteurs" : ils ont alors peu à peu intériorisé les intérêts liés aux positions dominantes. Les porteurs de titres scolaires dévalués, grâce au succès de leurs stratégies collectives de

reclassement, ont formé les rangs de la petite bourgeoisie nouvelle (cf. la considérable extension et la redéfinition des "professions intermédiaires" au cours des années 1970). Les uns et les autres ont alors entrepris de valoriser, consolider et défendre les positions acquises contre "les prétentions" de nouveaux prétendants. "Contestataires" d'hier devenus "les gens en place" d'aujourd'hui, ils ont entrepris de discréditer toute critique de la domination⁴⁸ (non seulement la *doxa* gauchiste - le marxisme et "la pensée mao" - mais aussi la *doxa* contre-culturelle - "la pensée baba") et de réhabiliter la "pensée bourgeoise" traditionnelle, la *doxa* néo-libérale, "la pensée sciences-po". Récemment "parvenus", ils ont dû, pour éviter la dévaluation des positions acquises, en interdire l'accès aux porteurs de titres scolaires dévalués et élever autant que possible le "droit d'entrée" (à commencer par les titres scolaires exigés pour accéder aux positions qu'ils occupent). Mais pour rendre raison de cette nouvelle conversion, il faudrait aussi étudier l'hypothèse formulée par Albert O. Hirschman de l'alternance cyclique de l'"action publique" et de la quête du "bonheur privé"⁴⁹ : à chaque phase sont associées une "satisfaction relative" et une "déception spécifique" qui commande le passage à la phase suivante. Et il faudrait bien sûr analyser les effets (économiques) de "la crise" sur les luttes individuelles et collectives contre le déclassement, les effets politiques de l'arrivée de la gauche au pouvoir (c'est-à-dire aussi des "leaders" de la génération de mai 68 à des positions de pouvoir dans différents champs de l'espace social), les effets "idéologiques" de "l'effondrement du communisme", etc.

J'évoquerai pour conclure quelques-uns des motifs récurrents de "l'humeur néo-libérale" aujourd'hui dominante dans la génération de mai 68. Réhabilitation de l'entreprise privée, du profit, de l'argent. Critique parallèle du collectif, de l'intérêt général, du service public, de l'"Etat-tentaculaire". Economisme étroit sous couvert de rationalité économique. Invitation au "réalisme" face à des "prétendants" conviés à intérioriser l'ordre des successions, à ajuster leurs dispositions aux positions existantes, à intérioriser la nouvelle correspondance entre les titres et les postes. Eloge de la concurrence, de la compétition, de la réussite individuelle, de l'individualisme. Disqualification parallèle de l'engagement public, du militantisme, des utopies ("dangereuses") gauchiste ou contre-culturelle. Bref, l'ultime conversion de la génération de mai 68 aboutit à la restauration du libéralisme, de l'individualisme et de leur cortège de philosophies spiritualistes. Ses indéfectibles porte-parole en sont devenus les nouveaux propagandistes, quitte à devoir tenter de convaincre leurs ouailles que "*Mai 68 était, dès l'origine, fondamentalement individualiste*"⁵⁰...

48. Pour tenter d'échapper au discrédit qu'implique un reniement trop visible (ou par habitude), c'est toujours avec la rhétorique de la subversion que s'opèrent les restaurations successives : "On ose enfin critiquer la critique d'hier".

49. Hirschman (A.-O.), *Bonheur privé, action publique*, Paris, Librairie A. Fayard, 1983.

50. Ferry (L.), "Interpréter Mai 68", *Pouvoirs*, 1986, pp. 5-13.